

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

« Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui. Ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi... Dieu est si grand ! Il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas lui ! »

Père Charles de Jésus.

Il y a dans la vie du Père de Foucauld un appel puissant à la sainteté. Son exemple est d'autant plus attirant qu'il est impressionnant et paraît inaccessible, car c'est un trait constant de la sainteté chrétienne qu'elle enflamme les âmes d'un désir d'imitation d'autant plus vif qu'elle est haute et singulière. Ainsi de la jeune Carmélite de Lisieux, ainsi du Saint Pape Pie X. Ce ne sont pas, en effet, la chair et le sang qui aspirent à imiter leur vertu héroïque, mais c'est la divine grâce déposée en nous qui se retrouve dans ces images surhumaines de la perfection et se ravive au contact de *ces cœurs enflammés du pur amour de Dieu*.

Inimitable est l'itinéraire désertique suivi par Charles de Foucauld et pourtant sa conversion, sa vie spirituelle, le témoignage donné par sa mort sont exemplaires. Dans notre monde tourmenté, *l'appel du silence* entendu par lui, l'imitation du Maître poussée jusqu'à la dernière abjection nous reviennent de l'immense désert où il a disparu pour nous réapprendre le véritable Évangile.

— 1 —

Ne nous laissons pas égarer par la légende facile qui nous montre le Vicomte de Foucauld comme un jouisseur béat et satisfait, soudain transformé en ascète par un coup de baguette magique. Cette image d'Épinal est loin de la réalité et elle nous trompe sur les voies de Dieu. On confond trop généralement *la petite voie d'amour* de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avec la médiocrité paresseuse d'une piété infantile; et *la conversion* de Charles de Foucauld avec une sorte de chance insensée accordée au pécheur tranquille !

Comme celles de Saint Paul et de Saint Augustin, et celles de tous les saints revenus de loin vers Dieu, la conversion de Charles de Foucauld fut l'aboutissement d'une lente et douloureuse recherche. Sans doute a-t-il mené pendant quelques années une vie scandaleuse, avec une sorte de provocation déplaisante adressée à la société religieuse et honnête au milieu de laquelle il vivait. Cela n'est pas beau, certes, et s'il n'y avait eu que cela, jamais *le jeune Vicomte* trop fortuné n'aurait pu être encore aimé et attiré par son vrai Seigneur. Mais, comme l'a bien vu et expliqué son dernier biographe, Pierre Nord, il traîne son insatisfaction, son dégoût même au milieu des rires et des jeux qu'il organise. Son cœur aspire à autre chose, tandis qu'il se jette dans les divertissements de ce monde. *Lui aussi confessera plus tard, à la manière de Saint Augustin :*

« Je faisais le mal, mais je ne l'approuvais ni ne l'aimais... Vous me faisiez sentir un vide douloureux, une tristesse que je n'ai jamais éprouvée qu'alors... elle me revenait chaque soir, lorsque je me trouvais seul dans mon appartement... elle me tenait muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes : je les organisais, mais le moment venu, je les passais dans un mutisme, un dégoût, un ennui infinis... Vous me donniez cette inquiétude vague d'une conscience mauvaise, qui, tout endormie qu'elle est, n'est pas tout à fait morte. Je n'ai jamais senti cette tristesse, ce malaise, cette inquiétude qu'alors. Mon Dieu, c'était un don de Vous... Comme j'étais loin de m'en douter!.. Que vous êtes bon!.. Et en même temps que Vous empêchiez mon âme, par cette invention de Votre amour, de se noyer irrémédiablement, Vous gardiez mon corps, car si j'étais mort alors, j'aurais été en enfer.. Oh ! mon Dieu, comme Vous aviez la main sur moi et comme je le sentais peu ! Que vous êtes bon ! Comme vous m'avez gardé!.. Et pendant que vous me gardiez ainsi, le temps passait, Vous jugiez que le moment approchait de me faire rentrer au bercail.. Vous dénouâtes malgré moi toutes les liaisons mauvaises qui m'auraient tenu éloigné de Vous ... »

Non ! le Vicomte de Foucauld n'était pas un pécheur ordinaire ! Un pécheur satisfait ! Nous sommes émus du gémissement qui montait de son âme vers Dieu, nous comprenons que Dieu ait eu pitié de lui ! Nous découvrons dans ces régions les plus secrètes du cœur, tout ce que certaines âmes égarées et prisonnières de leurs vices peuvent garder d'attachement obscur à leur *Créateur*, et tout ce qu'un *Dieu miséricordieux* peut répandre de bienfaits et de prévenances délicates dans une âme pitoyable qui crie vers Lui !

La soif de vraie grandeur, l'inquiétude le jettent dans *le combat d'Algérie*, elles le conduisent au *Maroc* à la recherche du service le plus périlleux et le plus utile qui soit; ce sont elles qui le retirent en plein Paris dans la solitude, par elles qu'il fuit les honneurs de la réception à la Société de Géographie, enfin l'agenouillent dans le confessionnal de l'Abbé Huvelin où, avec le *retour de la grâce*, elles se changent en *amour indéfectible de Jésus, son Sauveur*.

Quand le Vicomte de Foucauld se relève du confessionnal, il est déjà *à jeun et prêt à communier*; c'est un symbole. Depuis longtemps déjà il jeûnait du monde et désirait retrouver Dieu. A cette minute, il n'est pas autre qu'il n'était, pécheur terrassé par un acte inexplicable et arbitraire de Dieu qui lui aurait changé le cœur; il n'est pas davantage l'être double que nos modernes *psychanalystes* nous présenteraient, encore avide de luxure, sans cesse poursuivi par les souvenirs séducteurs d'un monde dont il ne pourrait se libérer, et pour une autre part de lui-même enchanté par les musiques célestes, conquis par des images plus vives d'un bonheur sans amertume. Il est plus simplement l'homme heureux que *la grâce* a libéré d'un fardeau exécré. Jamais plus il ne songera à le reprendre. Tout ce pan de vie s'éboule et disparaît, comme s'il n'avait jamais été. Rien n'a marqué, nulle cicatrice, pas de suite. L'âme de l'enfant pur et généreux qu'il a été réapparaît, l'esprit retrouve intactes toutes les convictions séculaires de sa tradition familiale. Les fêtes scandaleuses ? un intermède sans portée, une tentative sans lendemain, une désillusion sans retour.

Mais reste le poignant regret, reste la tristesse de l'amour qui se souvient d'avoir longuement, follement offensé le Bien-Aimé. A *Nazareth* où il va se cacher, chercher *la dernière place*, il écrit des méditations pleines de fraîcheur et d'amour, d'une pureté incomparable, mais il vit *la pauvreté, la pénitence, les abjections* d'un ermite des anciens âges. Jamais le vice ancien ne reviendra ternir ni même gêner la candeur de l'âme, mais plus jamais non plus l'homme pécheur ne relâchera l'austérité de sa pénitence.

Le serviteur de Jésus, le jardinier des *Sœurs clarisses*, est un homme déjà mort à lui-même, dont toute l'énergie tend au mépris, à la haine de soi, c'est la seule trace du péché; mais il est l'âme noble et douce, naïvement soumise à tous, perdue de contemplation, qui vient sans cesse se ranger tout contre sa *Mère Marie et son Père Saint Joseph* pour adorer le petit Jésus. Le pénitent est aussi, plus encore, l'âme qui se livre aux *embrassements de son Époux divin*. Les mots de tendresse dont les mystiques seuls connaissent le sens plénier, se pressent sous sa plume et, sans affectation, sans gêne, celui qui avait tant mésusé des choses de l'amour les retrouve auprès de son Bien-Aimé Jésus. Il ne se souvient même plus, il est tout à son nouvel et son seul amour : « *C'est la foi qui fait la vie de l'épouse du Christ.. elle est dans la lumière; elle sait, elle voit... Elle voit qu'elle est l'épouse de Jésus, que son sort est divin, qu'elle est bienheureuse, que sa vie doit être un perpétuel Magnificat, et que son bonheur est incompréhensible...* »

Il ne suffit pas d'être un grand pécheur pour recevoir la grâce d'une grande *conversion* ! Il faut être une grande âme, il faut avoir gardé un cœur d'enfant et dans ses égarements mêmes n'avoir cessé de gémir et crier vers Dieu.. Nous tentons Dieu et péchant, nous nous imaginons qu'il aura toujours la faiblesse sans borne de nous pardonner. Prenons garde qu'il ne pardonne qu'à celui qu'il aime et il n'aime que celui qui le respecte et du fond de l'abîme lève vers lui son regard.

Beaucoup parmi vous ont voulu s'en souvenir, d'autres seraient attristés de ne pas l'avoir su, Le 27 mars sera le dixième anniversaire de mon Ordination sacerdotale. Les chiffres ont peu d'importance, ils jalonnent pourtant une destinée qui s'accomplit sans retour et, comme l'heure qui sonne aux horloges des monastères rappelle les moines à la Louange, ces dates nous donnent occasion de faire retour sur nous-mêmes et de lever vers le Seigneur, « auteur et consommateur de notre foi », des regards pleins d'amour et de reconnaissance.

Aussi loin que je remonte dans le passé, j'entends cette vocation, si claire que je ne pense pas avoir connu une minute de trouble ou de révolte à son sujet. Sans doute m'a-t-elle été donnée avec la grâce du baptême, il y a trente-trois ans, du saint prêtre qui en fit alors l'objet de ses vœux. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai ordonnés pour que vous alliez et que vous portiez du fruit, et un fruit qui demeure », dit Jésus. Toujours cette lumière a lui pour moi. Elle me laissait voir dans la vie, non pas une liberté et une sorte de vacances intermédiaires, mais une fonction humaine et religieuse, une liturgie dont la signification est divine. Mon père et ma mère étaient trop imbus de cette sagesse qui jamais ne s'arrête au présent, au terrestre, à soi-même, et considère toujours la vie dans son plus vaste cours et sa plus vraie signification, pour que ces pensées ne se soient gravées dans mon esprit comme dans celui de mes frères sinon dans mon cœur, ivre de toutes les malices de l'enfance. Les desseins de Dieu devaient s'accomplir. Je n'avais jamais cessé d'y adhérer en leur principal, mais j'abusai de la grâce; on aurait dit parfois que je profitais de l'amour de Dieu pour le braver en face et mépriser ses commandements. Plus qu'aucun autre, j'ai partagé le mal de notre temps qui consiste à beaucoup attendre de la bonté divine et insulter sa Majesté en ne respectant pas ses Droits. L'orgueil nous porte à croire que nous sommes aimés et nous ne nous préoccupons plus alors de l'honneur ni des volontés de Celui qui nous aime ainsi. Autrefois, saisis par la dignité de la prêtrise, ceux qui en recevaient le privilège commençaient par la réforme parfaite de leur vie. Nous autres, hélas! trop sûrs d'être utiles à Dieu et de lui apporter beaucoup en nous présentant à son appel, nous ne songeons guère à la sainteté parfaite qu'un tel état requiert! Voilà pourquoi, sans doute, après dix ans je me retrouve aussi pauvre de biens, cependant plus riche de désirs! que le jour de mon Ordination. De cette part douloureuse - dont tant d'entre vous ont été les témoins étonnés ou meurtris - , laissez-moi la souffrance et la pénitence. Ce fardeau m'appartient en propre, je ne voudrais pas vous en charger; ou plutôt, le Maître s'en est Lui-même emparé au soir du Jeudi-Saint. A moi aussi, son prêtre négligent, il a pensé après la première Ordination, dans la solitude du jardin d'agonie.

Le dessein de Dieu s'accomplit cependant, par cette vertu du Christ Souverain Prêtre qui paraît en chacun de nous... Paris, Grenoble, Vénissieux et Anceaumeville, les Collèges et les Couvents, maints autres lieux de douceur et de paix, tous ces souvenirs sont doubles, d'une trace nette et belle qui est la Volonté de Dieu et d'une chaîne incertaine, fautive, fragile qui rappelle la misère de l'instrument. Point de lieu où n'aient paru, étroitement associées, l'abjection de l'homme et la puissance de Dieu, paternelle, miséricordieuse et patiente. Oh! non, je ne voudrais pas revivre ces dix ans, pour ce qu'ils ont eu de mal, maintenant pardonné, mais ils resteront gravés à jamais dans mon cœur à la Louange de la Gloire de Dieu pour ce qu'il y a fait de divin. Ce passé vit en moi. Je demande, à son sujet, une contrition plus grande des fautes pardonnées et je voudrais que l'avenir soit plus digne du Maître que je sers et que j'aime. Quant à rougir humainement de ces années qui n'ont rien eu de glorieux, je n'y songe pas. Ma part d'héritage ne m'a pas déçu. Si l'avenir est semblable, hormis le péché, j'aurai suffisamment reçu de la terre pour ne rien désirer d'autre. Il me semble que cette paix avec soi-même, puisée chaque jour dans la foi en la miséricorde divine, j'ai reçu la grâce de vous la faire partager. J'ai réconcilié plusieurs d'entre vous avec leur destinée, car bonne ou mauvaise elle vient de Dieu et elle est sans cesse reprise dans son ensemble par sa Providence puissante et réparatrice. Peut-être m'a-t-il fallu beaucoup misérer pour recevoir une telle sagesse que je vous enseigne maintenant...

Comment ne pas me souvenir aujourd'hui d'une « lumière » reçue à la tribune de l'Église des Carmes, le soir du Jeudi Saint 1948, deux jours avant mon ordination? Je lisais le chapitre de Saint Jean sur la vigne qui porte du fruit et l'Esprit-Saint me l'a donné à entendre. Sans effort, comme les mots se gravent sur la rétine, la pensée que ces paroles expriment s'imprimait vivement en mon esprit. Impression ineffable. J'étais saisi d'étonnement en lisant là toute la destinée du prêtre, enté sur la Vigne mystique, constamment émondé par l'épreuve de sorte qu'il porte du fruit en abondance. Ce dernier mot surtout résonnait à l'oreille de mon âme avec la force de la Voix de Dieu même. En lui se résumait tout le reste, il en était la preuve, la pointe, la

flamme : certitude fondée sur la Volonté affirmée du Père de voir venir au Sacerdoce un fruit abondant. Cela devait être, si misérable que soit l'instrument humain, cela serait ! La sève coulerait en lui, jaillirait de son sein en fleuves d'eau vive, réanimerait des âmes exténuées, des régions désertes. Celui qui a entendu de telles paroles ne s'étonnera pas de l'extrême fécondité de ses œuvres, il ne se découragera pas de leur continuel échec. Il est un « *serviteur inutile* » et pourtant le canal d'une grâce qui, de la Tête, se répand et se répandra toujours en tous les membres du Corps. Ici caché, là découvert, le fleuve d'eau vive abonde, intarissable. Pour retrouver le juste sentiment de sa fonction dans l'Église, il suffit au Prêtre de murmurer les Paroles sacrées : « *Je suis la Vigne, vous êtes les sarments, et mon Père est le vigneron* ». Votre union spirituelle manifeste assez que, partout où s'arrête un prêtre, il trouve à exercer son ministère et à enrichir de dons divins les âmes de bonne volonté. Partout, et souvent à torrents, comme lorsqu'il lui est donné de catéchiser les petits enfants ou de visiter les malades, de prêcher le dimanche dans une paroisse, d'y confesser et distribuer les sacrements, quand il doit donner à de jeunes intelligences les convictions inébranlables de toute leur vie ou diriger les âmes dans les voies de la perfection. Tout cela cependant n'est pas le plus beau, car c'est l'auguste privilège et le devoir du prêtre, simplement, de prier au nom de tous et pour tous, de laisser les âmes se réchauffer à la charité et s'éclairer à la foi que l'Esprit-Saint dépose dans son cœur. Le plus beau, la source de tout, c'est Sa Messe !...

On ne comprendrait rien à l'âme du prêtre si on omettait le mystère quotidien de toute sa vie, cette ineffable et si proche rencontre, cent fois revécue, de l'Eucharistie. Tout le reste est brûlé à ce foyer, les impuretés de la vie s'y rachètent douloureusement, les soucis et les peines s'y abolissent dans la plus grande peine du *Crucifié*, les bénédictions et les bienfaits s'y absorbent dans la gloire du *Christ glorieux*.

Ne croyez pas que *la Messe* soit pour le prêtre comme une suite de son Oraison silencieuse, une rencontre et un long entretien personnel avec son Bien-Aimé dans la solitude. Peut-être le donne-t-on trop à croire, mais il y aurait dans ce cas disproportion manifeste, écrasement de ce qui est du prêtre par ce qui est de Dieu. Nous n'oserions pas souvent célébrer le Saint Sacrifice si c'était pour nous seuls ! En vérité, dès que nous avons revêtu les ornements sacerdotaux, nous sommes engagés dans une fonction sacrée, un ministère liturgique, où notre pauvre personne disparaît pour n'être plus, selon le mot admirable de Saint Thomas d'Aquin, que « *l'instrument conjoint de la divinité* » : « *Pour que rien ne manque à la beauté harmonieuse de l'Église, écrit-il, Dieu établit un Ordre en celle-ci : certains dispenseraient les sacrements aux autres, assimilés ainsi à Dieu d'une manière nouvelle, comme ses coopérateurs; ils seraient comme ces membres qui, dans le corps, communiquent aux autres la vie.* » Il est bon au prêtre de s'oublier, en cet instant, et d'entrer de toute sa volonté dans ce service du Christ et de l'Église à qui il offre sa voix, ses mains, son esprit, pour accomplir leur Mystère commun. Il prête sa volonté et sa voix au Christ et à l'Église pour appeler ce Corps et ce Sang du Sauveur une nouvelle fois sur l'autel; par sa voix le Christ s'identifie les oblats, et par sa voix l'Église connaît dans l'Hostie la présence de son Maître divin. « *Ceci est mon Corps.. Ceci est mon Sang* », disent ensemble par lui l'Église et le Christ. Il prête ses mains à l'Église, il les lui consacre pour tenir le Corps et le Sang du Sauveur, et il prête ses mains au Christ pour distribuer aux siens sa nourriture spirituelle. Il prête sa voix à l'Époux et à l'Épouse pour faire monter vers leur Père commun la Prière sublime, et il leur prêtera encore son cœur et sa droite pour bénir les fidèles prosternés.

Vous comprenez maintenant que le prêtre ne célèbre pas la Messe pour lui seul, qu'il n'y occupe même qu'une fort petite place. En cela surtout se vérifie la parole évangélique : *celui qui néglige sa vie la garde, celui qui s'oublie dans le grand mystère de la divine Liturgie se retrouve*, transfiguré et rassasié, au centre, au Cœur du mystère de l'amour mutuel de Dieu et de l'homme, du Christ et de son Église.

Un auteur contemporain a écrit de Saint Augustin : « *Après la publication de ses Confessions qui ont fait de sa vie antérieure un psaume de louange, son cœur ne s'attacha plus à personne, à peine encore à lui-même, il ne servit que l'Église et sa Vérité.* » Quel prêtre ne voudrait, arrivé au milieu de son âge, suivre un tel exemple ! Qu'importent les désaffections, les échecs, les persécutions mêmes que chacun de nous peut subir ! Ce qui compte seul, c'est l'Église et sa Vérité. Puissions-nous, dans les luttes et les malheurs qui viennent, n'avoir d'autre soin...

« Ces deux Cités, - la famille rachetée du Christ Seigneur, Cité pérégrine du Christ-Roi, et son ennemie, la Cité terrestre de Satan, - se mêlent et se confondent l'une en l'autre dans ce siècle, jusqu'à ce que le dernier jugement les sépare », écrit Saint Augustin dans son grand livre de la Cité de Dieu, et il ajoute : « C'est de leur origine, de leur développement et de la fin qui les attend que je me propose de parler, avec l'assistance divine et pour la gloire de la Cité de Dieu, que le rapprochement de tant de contrastes rendra plus éclatante ». Et moi aussi, tout au long de cette année, pour autant que l'Esprit-Saint daignera m'éclairer, c'est ce que je me propose de faire pour vous, dans un temps où ce mélange de bons et de mauvais, du vrai et du faux, du chrétien et du païen est tel qu'il met la foi de chacun en danger.

Le mal est d'autant plus redoutable qu'il est nié par le plus grand nombre et appuyé plus que combattu par maints très hauts personnages. Soit timidité, soit lâcheté, fausse conception de la charité ou secrète complicité, horreur de la polémique ou crainte d'être accusé de sectarisme, il est pour ainsi dire interdit de rien dénoncer comme ennemi de la vraie foi ni de rien condamner comme contraire aux mœurs chrétiennes. Que bien des gens soient gagnés par la gangrène des vices, que l'ignorance mêlée à beaucoup d'orgueil en jette beaucoup dans une sorte d'apostasie pratique, cela pourrait à la rigueur ne pas trop inquiéter, tellement c'est le fonds presque immuable de la nature humaine blessée par le péché d'origine. Que le monde soit subjugué par ses inventions mécaniques et sa technique, qu'il soit ravalé par son confort et ses détestables institutions sociales à un mode de vie anormalement bas et vulgaire, on pourrait encore s'y résigner amèrement. Mais il y a autre chose, infiniment plus grave, que les Pasteurs du troupeau ne peuvent plus ignorer ni laisser croître, maladie qui menace de gagner le troupeau tout entier. J'en suis arrivé à cette conviction que tous les maux individuels et sociaux dont nous souffrons dépendent de maux plus profonds qui en décuplent la vigueur et qui eux-mêmes ne sont pas du tout inéluctables ni naturels : ils sont l'œuvre de l'Adversaire, de Satan lui-même. C'est à leur sujet qu'il nous faut redire l'avertissement de l'Apôtre : « *Revêtez l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux manœuvres du Diable. Car ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter, mais contre les Principautés, contre les Puissances, contre les Régents de ce monde de ténèbres, contre les Esprits du Mal qui habitent les espaces célestes* » (Éph. 6, 12). Celui qui a vu cela ne peut plus se taire !

S'il s'agissait encore du communisme mondial et des ses adeptes, ou du fanatisme musulman dont l'expansion devient formidable, on pourrait dire le danger depuis longtemps découvert et l'adversaire suffisamment démasqué ! Mais il sera question ici d'une plus angoissante forme de domination diabolique, celle qui s'exerce au sein même de l'Église comme l'avait prédit Saint Pie X et qui agit insidieusement sous son nom, par ses ministres et ses organes, souvent couverte par son autorité, mais toujours en accord et en faveur de ses ennemis du dehors. Toutes ces affirmations, je ne les lance pas à la légère, mais avec crainte et tremblement, parce qu'au bout de dix ans de recherche je vois maintenant le mal dans sa profondeur. Je me demandais comment tant de penseurs chrétiens, de prêtres, de religieux, d'âmes ferventes pouvaient être entraînés dans ce mouvement dont toute l'œuvre était de subversion de l'Église et d'aide à ses ennemis. Par quel aveuglement ? dans quelle espérance ? Je réponds maintenant : en vertu d'une mystique fausement chrétienne, d'une doctrine apparemment inspirée par la foi mais qui en est la corruption, LE PROGRESSISME, Hérésie nouvelle plus grave que les pires du temps passé, qui ne cesse d'attirer à elle et d'entraîner de nouvelles âmes faute d'avoir été l'objet d'une claire définition et de condamnations absolues.

« Si elle ne se transformait parfois en ange de lumière, comme dit l'Écriture, la malignité des démons ne pourrait accomplir son œuvre de séduction... » Le progressisme n'est rien d'autre qu'une de ces créations sataniques mais il n'est pas facile de le démasquer vraiment. Pour ma part, j'ai longtemps cru qu'il n'y avait chez cette foule de gens acquis au progressisme, que désir d'être dans le mouvement, que zèle mal éclairé et bien imprudent pour l'Église, qu'opinions politiques ou sentimentalité de gauche... tout cela est vrai, du troupeau. Mais un mouvement d'une telle ampleur, révélant une telle unité de pensée, une telle discipline d'action ne peut être seulement le produit de tant d'agents divers. Il faut, pour l'expliquer dans son

action et sa diffusion mondiale, qu'il soit mené de haut par des hommes lucides, eux-mêmes nourris d'une « *mystique* » nouvelle. Les docteurs de cette Hérésie sont encore dans l'Église, ils en partagent la foi et communient en son culte, mais sous ces apparences identiques, le contenu intime de leur foi, de leur espérance et de leur charité est tout autre. Les formes catholiques revêtent en leurs esprits une vision du monde qui ne l'est plus, qui est même la contradiction de notre foi, et les mystères les plus beaux de notre religion s'y trouvent transposés dans un ordre assurément païen. Sonder cette dépravation est un calvaire intolérable ; ils étaient nos frères et nous découvrons qu'ils ne le sont plus alors qu'ils le paraissent encore. Ils sont même acharnés à la perte de l'Église, notre commune Mère, alors qu'ils en vivent et parlent en son nom ! D'eux se vérifie la parole de l'Apôtre : « *Ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers perfides, qui se déguisent en apôtres du Christ. Et rien d'étonnant à cela : Satan lui-même se déguise en ange de lumière. Il n'est donc pas surprenant que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice. Mais leur fin sera digne de leurs œuvres* » (2 Cor. 11, 13-15).

« *Qu'on ne me prenne pas pour un fou* », ajoute-t-il, et c'est bien la crainte de ceux qui gardent la pureté de la foi et la défendent, dans ces époques troubles où l'Hérésie grandit sans avoir été démasquée ni condamnée, et dans des régions de la terre où elle ne s'est pas encore pleinement manifestée dans sa malice. Il est certain qu'en Chine et en Pologne, le progressisme chrétien apparaît davantage qu'en France sous son vrai visage et ses fruits détestables font bien connaître l'arbre. Mais il n'a plus dans ces pays sa force de séduction spirituelle ; il n'est plus guère qu'un instrument politique aux mains des impies. En France au contraire cet aspect sordide n'apparaît pas et tous s'efforcent de l'ignorer ou le négliger ; les tenants du progressisme ne sont que des « *anges de lumière* » dont nul n'a le droit de suspecter la foi et la débordante charité ! Là-bas le progressisme est du côté des persécuteurs et tend à constituer des églises schismatiques au détriment de la véritable et unique Église Romaine ; ici, le progressisme se déclare la pointe vivante, la part dynamique, l'élite mystique de l'Église et la hiérarchie qui seule a le pouvoir de le dénoncer au nom de l'Orthodoxie s'est surtout employée à en couvrir les chefs. Ils se disent chrétiens, on s'incline devant leur *sincérité* et on interdit, au nom de la charité et de l'unité entre frères, de la suspecter. Mais quel étrange christianisme !

Déjà de bons esprits politiques ont établi le caractère *antinational* et même *contre-nature* de leurs « *engagements temporels* » ; des moralistes sûrs en ont établi l'immoralité patente. Au nom de la discipline, leurs complicités avec les pires adversaires de l'Église ; leurs prises de position opposées à celles de la Hiérarchie ont été relevées et blâmées. En vain. Le progressisme n'en continue pas moins à séduire des générations entières de prêtres et de militants d'Action Catholique, parce qu'il dépasse toutes ces critiques secondaires, toutes ces objections et sanctions de détail : à celles-ci qui ne sont inspirées, disent-ils, que par des préjugés politiques ou des routines ecclésiastiques, par le sectaire « *intégrisme* » ou les aveugles bureaucrates de la Curie romaine, les progressistes opposent leur foi chrétienne, dans sa pureté, sa souveraineté, foi plus parfaite, plus authentique et vivante que toute autre, et c'est leur foi chrétienne qui leur dicte les principes qui commandent toute leur action. Le vrai christianisme, c'est le leur !

On n'atteindra donc le progressisme qu'en mettant en cause l'orthodoxie de cette foi supérieure ; là est la source de cette vie et de cette énergie ennemies de l'Église, qu'il faut suspecter ! Sincères peut-être, sont-ils dans la vérité ? Je vous montrerai que cette foi est corrompue, cette mystique hérétique enivre les âmes et les gagne par sa ressemblance au christianisme. Elle éveille en elles un enthousiasme ardent, un dévouement généreux par ce qu'elle conserve des mystères chrétiens. Elle y ajoute encore une frénésie propre à tout ce qui est nouveau et sectaire, et cette part vient de Satan. Mais, parce que cette mystique est totalement dépravée, elle conduit infailliblement celui qui s'y livre à combattre de toutes manières et sur tous les terrains l'Église de Jésus-Christ et finalement à renier la vraie foi pour s'enrôler dans la grande armée de l'Antichrist.

Qu'on se hâte donc de dénoncer cette Hérésie, qu'on en confonde les docteurs au lieu de garantir leur sincérité, pour sauver du péril de damnation tant d'âmes séduites, égarées, et pour desserrer l'étreinte qui étouffe l'Église du Christ.

« Celui qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux. C'est bien là ma joie et elle est à son comble. »
Jean, 3, 29.

« Il faut presque faire violence aux prêtres, m'écrit une religieuse, pour qu'ils parlent de leur dévotion à la Sainte Vierge. Oui, ils la chantent souvent dans leurs sermons, mais ils ne révèlent pas facilement ce qu'Elle est pour eux. Je voudrais aimer la Sainte Vierge comme vous les prêtres savez l'aimer. Seulement, par pudeur, vous ne nous livrez pas votre secret; un jour l'un de vous nous a conseillé d'aller jusqu'aux saintes hardiesses dans nos rapports avec Elle, mais je me demande chaque jour depuis lors ce que voulait dire cette bribe de confiance ! Un autre ne m'a enseigné qu'une seule chose à Son égard, un grand respect, et je pense qu'il a fortifié mon affection pour Elle et augmenté mon désir de l'aimer. Je me souviens de cette unique phrase retenue au cours d'une conférence, je pense même que c'était une parenthèse, « on ne tutoie pas sa Mère ». C'était dit de la Vierge. Depuis je n'ai jamais su lui dire que « Vous » et il m'en est venu un plus grand respect. Mais que les prêtres nous apprennent autre chose encore ! Quand nous aurons vu tranchés nos derniers liens aux créatures, que nous soyons très attachés à elle, notre sauvegarde éternelle ! »

Cette lettre m'a touché, et il est bien vrai que beaucoup de prêtres craignent de dévoiler le fond de leur amour pour la **SAINTE VIERGE**. Sans doute en ai-je deviné quelque chose chez tel ou tel; je peux toujours essayer d'analyser ce sentiment si caché, à la gloire de leur Reine et de leur Mère. Quant à recevoir le don de cette dévotion, il nous faudra encore égrener beaucoup notre chapelet en méditant les *Mystères*...

Ce qu'il ne faut jamais oublier en cette affaire, c'est l'empreinte profonde, le **Caractère** que le **sacerdoce** imprime dans l'âme du prêtre. Jusqu'au fond de l'être il est devenu par son Ordination l'ouvrier du Seigneur, son serviteur, son collaborateur et son ami, toutes relations qui définissent une certaine intimité, très virile, intimité de labeur et intimité de pensée, comme le marin se sent proche de son maître de bord, comme le jeune étudiant en médecine éprouve la joie de se sentir admis dans la pensée même de son *patron* lorsqu'il formule devant lui un diagnostic. Le serviteur de Dieu apprend à connaître, au long de son ministère, dans les mille démarches que son Maître lui fait entreprendre auprès des âmes, la Sagesse magnifique de Dieu mais aussi la spontanéité, la vivacité toujours surprenantes, toujours inattendues et merveilleuses de sa Grâce. Le prêtre en reste ravi et chaque jour renouvelle son ravissement. Toute aventure spirituelle dont il est témoin lui révèle encore une richesse ignorée, de l'Esprit et du Cœur de *Son Maître*. Admiration non pas béate mais réfléchie, studieuse. Le prêtre, nécessairement, pénètre toujours plus avant dans le **Jardin mystérieux de l'Amour divin**. Il est le témoin discret mais vigilant des *splendeurs intimes* et des *fêtes de la Grâce*.

Ainsi se trouve-t-il habitué à être, - qu'on excuse ce terme, mais il est si parlant ! le commissionnaire de l'Amour divin. Sa pauvre *vie mystique* à lui, ouvrier manuel du **Domaine divin**, ne va souvent pas loin dans l'expérience des effusions et des communications divines. Mais son service le fait confident de toutes les pensées et les démarches de l'Amour infini auprès des âmes qu'Il a créées. Alors, de là sa pensée se trouve ramenée bien souvent au **grand secret royal de l'Époux et de l'Épouse**. S'il en est ainsi des rapports de **DIEU** avec ces pauvres âmes qu'il approche, qu'est-ce dans le Ciel, de ceux qu'Il entretient avec **LA REINE DES ANGES** ? Comme l'ami ému de surprendre dans la voix de son ami une telle chaleur, dans son sourire tant de douceur à l'égard du moindre mendiant, du plus infime de ses serviteurs, en viendrait à imaginer ce que doivent être alors ses bontés et ses tendresses à l'égard de son épouse, ainsi le prêtre que son ministère rend témoin des attentions délicates et tendres, des sollicitations ardentes de **DIEU** pour les plus modestes de ses créatures, pressent ce que doivent être, dans leur chambre nuptiale, au centre éblouissant du Ciel, les effusions incomparables du **SEIGNEUR** et de **LA VIERGE IMMACULEE** qu'Il s'est choisie pour **EPOUSE** entre toutes.

Tous les bijoux spirituels dont est revêtue **NOTRE MERE** nous laissent ainsi deviner quels transports d'amour, quelles infinies complaisances ont précédé, accompagné et suivi le don ! Si Dieu pardonne avec une si parfaite délicatesse à la femme adultère que ce prêtre vient d'absoudre au *confessionnal*, qu'a donc été **L'AMOUR PLUS QUE MISERICORDIEUX DE CE SEIGNEUR, LORSQU'IL S'EST PENCHÉ SUR MARIE AU JOUR DE SA CONCEPTION POUR ECARTER D'ELLE JUSQU'A L'OMBRE DU PECHE !**

Voici une religieuse malade dans son infirmerie de couvent; elle va mourir et répète dans des élans extraordinaires d'amour qui saisissent le prêtre qui en est confident, que Dieu l'accable de ses sollicitations pleines d'amour et l'invite avec force et suavité à l'immolation totale de soi-même. Qu'était-ce donc, songe-t-il, dans LE CŒUR DE LA VIERGE DES DOULEURS AU PIED DE LA CROIX ? Un abîme, un abîme !

Ainsi LA VIERGE est-elle pour le prêtre le mystère des mystères créés, LE TRONE ADMIRABLE DE L'AMOUR DIVIN, LE TEMPLE où se manifeste dans toute sa puissance et son onction cet ESPRIT-SAINT répandu en nous aussi, dont les dernières flammes et flammèches suffisent à embraser nos cœurs. Et d'ailleurs *ce doux nom de Mère* n'enveloppe-t-il pas pour tout enfant le souvenir d'un acte d'amour nuptial dont il est le fruit ? LA MATERNITE UNIVERSELLE DE MARIE, qui la pare de ses enfants comme de bijoux innombrables, nous laisse deviner, de loin en loin et comme au-delà d'une nuée lumineuse, tous LES EFFLUVES D'AMOUR DESCENDUS DE DIEU EN SON CŒUR TRES PUR. Tant qu'Elle est là, près de nous, nous avons en Elle les trésors infinis de l'Amour que l'*Époux divin* tient en réserve pour ses humaines créatures. Toute connaissance, toute jouissance qui nous est donnée des MISERICORDES DIVINES exalte encore notre admiration pour Elle et, faute de pénétrer un si grand secret, *secret royal*, nous nous abîmons auprès d'Elle dans la vénération la plus tendre, le respect, l'admiration filiale. ELLE EST L'ŒUVRE PREMIERE DE L'AMOUR DIVIN, nous n'en pouvons lire sur *son Visage* que ce qu'Il veut bien nous en révéler, mais c'est déjà plus que nous n'en pouvons contempler.

J'AIME LE VISAGE DE LA VIERGE DE MAINEVILLE, ET CELUI DE NOTRE-DAME DE VILLEMAUR. Visage doux et heureux, Visage qui exprime *le bonheur, la grâce et la beauté*, Visage bien fait pour réjouir et consoler ses fidèles. Mais CE VISAGE PLUS ENCORE EST BEAU D'UN SECRET QU'IL RETIENT, QU'IL RAYONNE sans le livrer aux petits enfants de la terre qui lèvent vers lui leurs yeux. On y devine bien d'autres joies et d'autres tourments, bien d'autres privilèges, d'infinis trésors de tendresse donnés et reçus, des effusions d'amour inouïes et chastes dont toutes nos grâces ne sont que des lointaines images et sans doute des effets...

Alors, comment voulez-vous que nous n'aimions pas nous souvenir de notre *première appartenance* ? Que fut un temps où ELLE NOUS CONCEVAIT DANS SON CŒUR MATERNEL et où nous ne nous distinguions pas d'Elle. Alors LE SEIGNEUR NOTRE ROI NOUS AIMAIT EN ELLE DE L'AMOUR MEME DONT IL L'AIME. NOUS NE VOULONS PAS NOUS SEPARER D'ELLE, NOUS REVONS D'ETRE ENCORE PORTÉS DANS SES BRAS MATERNELS CAR, PRESSÉS AINSI SUR SON SEIN, NOUS RESSENTONS LA DOUCE CHALEUR DE TENDRESSE QUI EN RAYONNE ET C'EST DE LÀ QU'ELLE NOUS TEND VERS SON EPOUX. NOUS NOUS PRESSONS SOUS SON MANTEAU, comme nous représente une *statue alsacienne*, SÛRS DE PASSER AINSI LES PORTES DE LA JUSTICE DIVINE ET D'ACÉDER JUSQU'A LA CHAMBRE DE L'EPOUX ET AU TRONE DU GRAND ROI.

C'est là une des merveilles du Sacerdoce, d'être rendu témoin, indirect, mais bien véritable, de L'AMOUR DE DIEU POUR SON EPOUSE, NOTRE SOUVERAINE. Que dire alors de l'autre MOUVEMENT QUI DESCEND D'ELLE JUSQU'AU PAUVRE PETIT SERVITEUR DE CE ROI. TOUT L'AMOUR QU'ELLE ÉPROUVE POUR LUI, ET L'INTERET QU'ELLE PREND A SES AFFAIRES s'étend irrésistiblement et avec quelle ferveur ! à ceux qui se dévouent à *son service*. C'est comme UN PACTE ENTRE LA VIERGE MARIE ET LES PRETRES DE SON FILS, qu'elle les récompense de son côté, pour Elle personnellement, du mal qu'ils prennent à ce service...

Mais cela, c'est encore une autre suite de *lumières*, et vous voyez bien que ce sont des *secrets* et même, si Elle pouvait se cacher de SON FILS ET DE SON EPOUX, pour récompenser tant et de si bons serviteurs, je crois qu'Elle le ferait.

« Il me venait aussi un grand sentiment de douleur en voyant qu'on n'avait plus de regards et d'attention pour les faits et les gestes des saints, ni même pour ceux de Jésus-Christ pendant sa vie et sa passion, ce qui m'affligeait plus que tout. »

Bienheureux Pierre Favre, Mémorial.

J'accuse le progressisme de nous séparer de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de construire entre Lui et nous un mur, d'y peindre une image grossière, laide, affligeante, qu'ils nous donnent à adorer et qu'il nomment « *Le Christ* ». C'est ainsi que leur œuvre principale aboutit à dessécher les cœurs, à leur arracher la dévotion et à les jeter comme des orphelins dans un monde sans âme, pour propager une doctrine sans visage et sans lumière. Le progressisme aussi est un matérialisme.

Qu'est-ce en effet qu'une âme vraiment chrétienne, sinon celle qui sait se recueillir et contempler ? et qui contemple-t-elle ? Jésus ! Jésus dans ses mystères. Elle le croit Vivant, assis à la droite de Dieu son Père, et ainsi elle le possède maintenant mieux que Madeleine dans son jardin.. Et qu'est-ce que ce colloque, sinon l'échange de secrets intimes ? Ce Jésus Fils de Dieu s'est fait mon Sauveur, je lui donne encore mes péchés pour qu'Il les expie, je lui demande son Sang pour m'en purifier, je lis les divines Paroles de son Évangile pour sonder les abîmes de sa miséricorde. Je regarde sa Croix longuement, pour y connaître les souffrances inouïes, d'âme et de corps, qu'Il y a subies pour mon salut. Abaisant les yeux, je vois le tabernacle où il réside encore dans son humanité même, meurtrie mais glorieuse, et je lui dis ma reconnaissance, ma soif de lui appartenir, de communier à ses souffrances, à son immolation de victime, pour me présenter avec Lui devant son Père et sauver des âmes.

Si la religion n'est pas cela, elle n'est rien, rien de vivant, rien de véritable. « *O admirabile commercium..* » chantent à mi-voix chaque matin dans la nuit blanchissante les cisterciens avant toute autre prière.. Oui admirable échange de l'humanité pécheresse et purifiée, réconciliée, avec la divinité même qui s'incarne silencieusement dans le sein d'une Vierge et nous fait part en Jésus de sa sainteté même. L'abîme du péché et de la miséricorde se rencontrent dans cet échange d'amour qu'est notre sainte religion. Oh ! qu'on ne nous arrache pas Jésus-Christ !

Ils ont donc raison contre tous, ceux qui affirment que la religion ne change pas, qu'elle ne vieillit pas, qu'elle n'a pas besoin de se moderniser ! Elle est l'expression de l'Amour et l'expression de l'Amour ne change pas. Notre religion consiste toute à nous approcher de Jésus par la foi, de Le savoir glorieux et triomphant à la droite de Dieu son Père, de repasser en notre esprit tous les âges de sa Vie merveilleuse, de L'aimer dans tous les états qu'Il a voulu prendre pour notre salut, et enfin de Le savoir là tout près de nous et en nous, qui travaille infatigablement à s'unir notre pauvre humanité pécheresse, distraite, infidèle, pour la ramener à son Père. Et notre religion consiste encore à nous accuser de nos propres fautes, à les regretter, prier et clamer notre reconnaissance, puis nous appliquer à mieux agir, à demeurer en présence de ce Seigneur si bon pour ne pas Lui manquer, de jouir de sa Présence et de l'honorer sans cesse, de vivre de Lui, avec Lui et en Lui.. Douce folie de la charité – et d'autant plus que l'Église nous garantit que le cher prochain ne souffrira jamais de tout ce que nous consacrons à notre Dieu Jésus-Christ !

Je sais que parmi les progressistes, il en est une élite qui allie à la nouvelle religion, celle même que j'analyse dans ces lettres, une indiscutable piété personnelle et un sincère amour de Jésus-Christ comme de la Vierge Marie. Ce sont eux les plus dangereux, ceux qui demain peuvent nous entraîner dans le schisme, parce que cette dévotion s'ajoute dans leurs cœurs aux préoccupations tout autres du progressisme, comme

un accessoire traditionnel ou comme une ferveur intime. Mais cette piété envers le Christ n'est plus le centre et le but de leur apostolat et ils se sont unis de cœur et d'esprit sans répugnance avec la troupe moins relevée de ceux qui se servent du Christ et de son Évangile pour hâter l'heure de la révolution sociale.

Voici le temps de Noël, nous allons revoir les crèches progressistes : un gosse de pauvre, sur les rails du trolleybus, et près de lui une ouvrière en bleu de travail (comme en Chine !) et son mari; la foule, à droite et à gauche, défile indifférente, évidemment composée de bourgeois. Au-dessus un panneau aux couleurs criardes apostrophera les riches qui ne laissent pas une partie de leurs appartements aux mal-logés, réincarnations du Christ. La crèche classique avec ses bergers, son étoile, son petit Jésus dans la paille, tout son attirail, quoi ! a été reléguée à la cave ou détruite. Mille raisons sont apportées à cette petite révolution paroissiale, mais la vraie raison est qu'on nous arrache notre petit Jésus et qu'on fait du Christ sur la paille un symbole abstrait du prolétaire actuel, nouveau Dieu. Cet hiver, n'ayez crainte, la crèche sera en Algérie et la Sainte Famille prendra figure arabe pour nous prêcher le culte du fellagha. Comprenez bien l'inversion blasphématoire : la pauvreté, l'errance des sans-logis ne rappellent plus à l'âme chrétienne les souffrances du petit Jésus notre Dieu, et pour ensuite nous emplir de compassion et soigner ces pauvres gens à cause de Lui et comme si c'était Jésus lui-même. Mais Jésus encore aimé des chrétiens doit les faire songer à la pauvreté des prolos et à la persécution des fellaghas. Jésus n'est plus jamais le but où l'âme trouve son tout et le repos de son amour, mais l'instrument d'une propagande.

Et je veux bien que les gens de Bethléem aient fourni là un admirable thème éternel de propagande révolutionnaire, et aussi la Sainte Vierge dans son Magnificat.. mais relisez et comprenez les lettres précédentes : où est, en fait, historiquement, la révolution dans les grands textes bibliques ? Elle est celle de la grâce et de la charité divines à l'encontre de toute l'humanité pécheresse. Dans les crèches modernes de nos vicaires progressistes, véritable blasphème, elle est d'une masse politique contre une autre et Jésus en est le garant !

Il faudrait dépister la même passion corruptrice dans les autres événements ou paroles, fort rares en vérité, que les mêmes nous ressassent de la vie de Jésus. Quelques textes sur l'amour du prochain, quelques allusions, ô précautionneuses, aux pharisiens, aux riches (mais les progressistes qui travaillent à l'avènement d'une société juste ne sont que rarement pauvres eux-mêmes), quelques scènes de miracles montrant Jésus soucieux du bonheur du peuple, voilà tout leur Évangile. Mais la richesse inouïe de l'Évangile véritable est ailleurs : c'est la Passion et sa lente préparation dans le colloque de Jésus avec l'humanité, non sous-alimentée, non mal-logée, mais pécheresse, et le repentir de celle-ci, tandis que monte autour d'eux la haine diabolique des orgueilleux et des charnels. Voilà l'Évangile ! C'est Jésus en chair et en os, avec ce Cœur toujours penché sur les misères des cœurs. L'Évangile moderne.. eh ! bien, je le vois tout dans cette vieille photo de Témoignage Chrétien : le visage de l'Abbé Pierre, au temps où il était député. Barbe en collier, yeux noyés de larmes et levés vers le ciel.. Il déposait un projet de loi sur l'objection de conscience ! Voilà comment ils se représentent Jésus-Christ et ses soucis : c'est le Jésus de Renan, figure émouvante et le cœur vide, plein de fanatisme et avide de renverser l'ordre ancien.

Une prochaine fois nous verrons que la Croix disparaît de notre enseignement nouveau, comme la crèche, comme la gloire céleste de Jésus, et comme l'Eucharistie.

Georges de Nantes.